

Henry James à Chinon

Michel GARCIA *

Nous ne sommes jamais allés à Chinon : tel était notre destin. Nous en fîmes douze fois le projet : tantôt c'était le temps qui s'y opposait, tantôt les horaires des trains qui ne convenaient pas ; tantôt c'était l'un de nous qui était épuisé par les aventures de la veille. Nous ajournâmes si souvent cette excursion que nous finîmes par tout faire passer avant. En outre, nous devons aller à Chenonceaux, à Azay-le-Rideau, à Langeais, à Loches. Je n'ai donc pas de souvenir de Chinon : je n'en ai que le regret. Mais le regret, comme la mémoire, a ses images ; surtout quand, comme elle, il est soutenu par la photographie. Vu de cette façon, le château de Chinon me fait l'effet d'une énorme ruine, d'une forteresse médiévale dont la taille atteint presque celle d'une ville. Il couvre une colline qui domine la Vienne : imprenable de son temps, il est indestructible du nôtre. (Je risque cette formule en toute connaissance de vérité prosaïque. À l'époque où Chinon avait une valeur, il fut pris et repris, mais à présent, il part par petits bouts. Il semble bien, malgré tout, que ces petits morceaux ne pèsent pas beaucoup par rapport à ce monument de maçonnerie). C'est dans ce château que Jeanne d'Arc rencontra Charles VII pour la première fois et c'est dans cette ville que François Rabelais est censé être né. De plus, il est vivement recommandé à l'amateur de pittoresque de diriger ses pas vers le château. Mais l'on ne peut pas tout faire, et je préférerais manquer Chinon que Chenonceaux.

C'est une bien curieuse façon de décrire une expérience que d'avouer qu'elle n'a pas été vécue. H. James ignore donc tout de Chinon et l'ignorera toute sa vie, puisqu'il a renoncé à s'y rendre lors de son séjour en France (1883). On ne peut que le déplorer, car son talent de conteur nous aurait certainement ménagé quelques surprises. Il aurait eu, en outre, l'occasion de vaincre ses préjugés sur un site qui se limitait pour lui à la forteresse, sur la foi des rares photographies qu'il avait pu consulter. Nous ne saurons donc rien sur le bref parcours qui l'aurait mené de la gare à la ville ; sa découverte de la Vienne au pied de la statue de Rabelais récemment inaugurée (1882), et la vaste perspective qui s'offre au regard sur le pont et en aval. Nous ne saurons jamais ce que lui aurait inspiré l'enfilade de façades récentes que la ville offre à la clarté du midi, depuis que les anciennes murailles ont été abattues et que le quai a été ouvert. Et on ne peut qu'imaginer ses déambulations dans les vieilles rues en direction de cette forteresse. Peut-être même aurait-il ramené celle-ci à de plus justes proportions, en ayant pris la mesure du paysage dans lequel elle s'insère.

Il faudra attendre vingt-cinq années pour qu'un romancier, tourangeau en l'occurrence, s'attache à décrire la ville elle-même, et plus précisément la rue Haute, qui longe le pied du coteau et de la forteresse, à laquelle il ne réserve qu'une brève allusion finale.

Comme elle est amusante et jolie, la rue Saint-Maurice à Chinon ! Elle s'en va, de-ci, de-là, sans plus d'assurance que la trace argentée d'un limaçon dans une allée de potager ; c'est comme un sentier à mi-côte, qui sait parfaitement où il mène, mais a bien l'air de l'oublier, qui ne saurait vous égarer, mais à tout instant vous laisse croire que vous êtes perdu ; elle a des centaines d'années, la rue Saint-Maurice, elle a été

* Président de l'Académie de Touraine.

raccommodée, rapetassée par endroits ; mais, de cela même, il y a très longtemps : ses plus récentes maisons datent de Louis XIV ; la plupart sont du XVI^e et du XV^e siècle, les unes en bois, à colombage, ornées de sculptures naïves, les autres construites avec la pierre tendre du pays, flanquées d'une tourelle d'angle que coiffe un éteignoir un peu bosselé, et percées de souriantes fenêtres à meneaux ; tantôt c'est une de ces vieilles bicoques qui vient en avant, tantôt c'est un petit hôtel qui s'efface, discrètement, derrière une courette et un portail où rampent la vigne vierge, la glycine et le jasmin de Virginie, et dont un des vantaux, entr'ouvert, laisse apercevoir les cannas en pots rangés au pied de la façade, et la vieille bonne en bonnet blanc, qui a l'air d'être du même âge que la ville ; et si vous levez les yeux pour examiner le détail d'une lucarne ou d'un pignon, vous êtes étonné et ravi de voir, là-haut, bien au-dessus de l'objet qui attirait vos regards, des rocs à pic, adoucis, çà et là, d'une touffe d'ormeaux ou de jeunes chênes, et qui portent l'admirable écroulement de trois châteaux où Jeanne d'Arc a passé.

Lorsqu'il écrivit cette page pittoresque, Boylesve avait-il en tête la description manquée d'H. James ? Si tel est le cas, a-t-il voulu s'en démarquer ? Connaissant la culture littéraire de notre tourangeau et son esprit caustique, il n'est pas interdit de le penser.

BIBLIOGRAPHIE

- James, Henry, *A little tour in France* (1^{ère} édition, 1884). Traduit de l'anglais par Philippe Blanchard, *Voyage en France*, Paris ; Éd. Robert Laffont, 1987, p. 71-72.
- Boylesve, René, *La jeune fille bien élevée*, Paris, A. Fayard éditeur, 1909. Coll. *Les inédits de Modern-Bibliothèque*, p. 5-6.

Avril 2020